De ces textes convergents se démarquent pourtant quelques passages dans lesquels Tertullien semble esquisser une théorie de l'image assez restrictive. Il s'agit essentiellement de *De spectaculis*, 23, 5 (cf. aussi 18, 2) et de *De cultu feminarum*, I, 8, 2 et II, 5, 4-5, où la critique des masques et du maquillage conduit Tertullien à condamner tout ce que Dieu n'a pas créé lui-même et à l'attribuer à l'œuvre du diable falsificateur. Or la peinture qui, par la figuration, rend présent ce qui est absent et cherche à recréer artificiellement ce qui existe déjà ou à représenter ce qui est invisible, ne vient-elle pas à son tour rompre en quelque sorte l'ordre de la création voulu par Dieu et, à ce titre, n'encourt-elle pas un semblable anathème ? À vrai dire ces textes, consacrés aux masques et au maquillage, concernent des activités très liées à l'idolâtrie et s'apparentant à la dissimulation et à la dénaturation. L'extension de cette thèse à la peinture doit donc se faire avec prudence. Pourtant, malgré la différence de contexte, on ne peut qu'être frappé par la convergence du vocabulaire avec *Adu. Herm.*, 1, 2, en particulier l'utilisation de l'image de l'adultère et du faux. L'expression *falsarius et cauterio*, utilisée contre Hermogène, pourrait alors signifier que peindre, c'est faire un faux, c'est-à-dire créer et rendre présent quelque chose qui n'existe pas ; chaque peinture serait alors un faux de la création. Cet éclairage nouveau inviterait à comprendre le *pingit illicite* dans un sens strict : Hermogène peint de façon illégale, parce que toute peinture est interdite. Ce serait alors le seul passage, où Tertullien, pour des raisons proprement théologiques, se montre hostile à la peinture. Nous ne trouvons en effet chez lui aucune des idées qui seront développées ultérieurement par un Épiphane pour refuser l'existence d'images, et il n'y a pas, à proprement parler, de problème artistique ni problème de la représentation chez le Carthaginois. En revanche on trouve chez lui une préoccupation antiidolâtrique constante, ainsi que le souci du polémiste, prompt à forcer sa pensée pour mieux écraser l'adversaire. C'est sans doute la rencontre de l'une et de l'autre, le temps d'une formule, qui a suscité ce trait d'iconophobie » (Frédéric CHAPOT).

M. HEIM, président de séance, remercie M. CHAPOT d'une présentation riche et fournie. Il a commencé par une étude philologique pour déboucher sur une question bien plus large, celle de la pensée chrétienne primitive par rapport à l'art et aux images.

M. MUNIER félicite le conférencier de son analyse complète et fine, et demande une précision quant au sens du terme *cauterio* dans l'*Adu. Herm.*, 1, 2.

M. LEHMANN remarque que le conférencier, en expliquant la pensée de Tertullien, de ses contemporains et de ses successeurs relative à la peinture, a invoqué des raisons culturelles et sociologiques. Qu'en est-il de la philosophie, notamment à propos de *De spectaculis* 23, 5 *Non amat falsum auctor ueritatis ?* On se demande quel rôle pourrait y avoir joué le platonisme.

M. HEIM mentionne l'importance de l'hermétisme à cette époque.

M. HIRSTEIN s'interroge sur l'explication paléographique pour la transmission de *licite* aux dépens de *illicite*.

II.

SÉANCE DU 9 MAI 1998

Samedi 9 mai 1998 a eu lieu à Endingen (R. F. A.) la rencontre annuelle des latinistes de l'Université de Strasbourg II avec leurs homologues allemands de l'Université de Fribourg-en-Brisgau.

Les délégations allemande et française étaient conduites respectivement par M. le Professeur E. LEFÈVRE et par MM. les Professeurs F. HEIM et G. FREYBURGER.

La séance de travail commune aux deux groupes de latinistes s'est déroulée dans l'Hôtel de Ville d'Endingen et a porté, en grande partie, sur les rapports entre

les hommes et les femmes. En ce qui concerne les étudiants strasbourgeois, deux études furent présentées : « Le thème de l'âge d'or dans la Satire 6 (vers 1-20) de Juvénal » (S. BRISEUL et M. PRAT) et « La Satire 6 de Juvénal et la Satire 10 de Boileau : la critique des femmes » (A. ANTONIACOMI et A. CORNIER).

Voici le résumé des deux communications :

Le traitement accordé par Juvénal au thème si riche de l'âge d'or fut évalué dans trois domaines sur la base d'une comparaison avec certains de ses prédécesseurs. 1) l'image de l'homme au miroir de son environnement immédiat. Les auteurs évoquent tous une demeure simple et rustique (Lucrèce, 5, 955-57 et 969-971 ; Ovide, *Fast.* 1, 197-200 et 205-206 et Juvénal 6, 2-6). Si Lucrèce et Juvénal présentent un homme dont la vie diffère bien peu de celle des animaux, Ovide le dépeint d'une manière plus humaine et paisible. 2) le corps des premiers hommes. Les caractéristiques générales sont la robustesse et l'animalité (Lucr. 5, 927-928 et 939-940 ; Hor., *Epo.* 16, 49-52 ; Virg., *Buc.* 4, 18-23 et 40-41 et Juv. 6, 9-10). La robustesse semble être un thème obligatoire, mais il est étonnant que Juvénal l'attribue même aux enfants. Quant aux femmes, c'est lui qui en parle le plus. Sa *montana... uxor*, à travers son importante activité d'allaitement, partage le même champ lexical que les animaux domestiques. 3) fertilité de la terre (Hésiode, *Trav. et jours*, 116-117 ; Lucr., 5, 940-942 ; Ov., *Met.* 1, 104-106 et Juv. 6, 17-18). Le thème de la terre nourricière semble aussi exigé. Juvénal le traite seulement en passant et de manière positive, ce qui tranche par rapport aux autres vers et fait poser la question de savoir quelle attitude il avait en fin de compte envers l'époque où la *Pudicitia* et *Astraea* se trouvaient ensemble sur la terre.

La critique des femmes chez Juvénal et chez Boileau fut examinée à propos de la « Coquette » (Juv. 6, 457-468, 471-473, 481-486 et 502-504 et Boil. 10, 181-205) et de la « Savante » (Juv. 6, 434-456 et Boil. 10, 425-437). En ce qui concerne la coquetterie, Juvénal a une approche virulente et sévère, alors que Boileau prend un air plus badin. Quant au savoir, l'aspect « masculin » de la science est à remarquer. Chez Juvénal, la femme savante devient, ou est appelée à devenir, de plus en plus masculine, tandis que chez Boileau elle semble s'entourer uniquement d'hommes.

III.

La réunion d'automne du Groupe strasbourgeois a coïncidé avec le colloque international organisé par l'Institut de Latin de l'UFR des Lettres de l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg (MM. F. HEIM, G. FREYBURGER et J. HIRSTEIN) : « Beatus Rhenanus (1485-1547) : lecteur et éditeur des textes anciens » (du 13 au 15 novembre à Strasbourg et à Sélestat).

Le but du colloque était de faire intervenir des spécialistes non pas de Beatus Rhenanus de Sélestat lui-même, mais des auteurs annotés et édités par lui : on peut mentionner Tite-Live (1535, livres 6-10 et 26-30), Velleius Paterculus (*editio princeps* 1520/21), Tacite (1533 et 1544) et Tertullien (1521, 1528 et 1539). Le colloque portait donc, dans un sens, sur une question plus large, la « philologie humaniste » ou l' « activité humaniste » à l'époque de Rhenanus.

Pour résumer le sujet des 23 communications du colloque, on peut évoquer trois domaines d'activité humaniste : la critique des textes, leur traduction (du grec en latin) et leur commentaire. Une perspective nouvelle est nécessaire dans le domaine de la critique textuelle, car on a trop souvent minimisé la contribution des humanistes en critiquant excessivement les faiblesses de leur méthode. C'est oublier, d'une part, que la méthode de référence, la classification stemmatique des manuscrits, n'est pas toujours adaptée aux données et, d'autre part, que son but principal n'est pas de corriger le texte mais de découvrir ou de déduire son archétype, le plus proche commun ancêtre de la tradition, afin d'obtenir une base de travail scien-

tifique. Mais après l'élucidation de l'archétype, sa correction s'impose. C'est là où, lorsque les péripéties de la transmission, le génie et le bon jugement des humanistes le permettent, les lumières de ces philologues peuvent nous être utiles. Quant à la traduction, on se rend compte que l'annonce au début d'un ouvrage de cette époque qui nous promet un texte antérieur nouvellement corrigé en vue de l'élégance du latin employé est parfois plus un argument publicitaire qu'une représentation de la réalité. Néanmoins l'existence même d'une telle réclame en dit long sur l'attrait que pouvait exercer la réécriture « humaniste ». Enfin, si les commentaires de cette période sont souvent trop loquaces dans leurs digressions et trop concis, ou même silencieux, dans leurs justifications de conjectures textuelles, on remarque toutefois chez Beatus Rhenanus un genre nouveau de commentaire stylistique qui, par son caractère scientifique, justifie la critique textuelle d'une manière entièrement satisfaisante.

James HIRSTEIN.